

# 247. Val -Richer, Vendredi 16 août 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Collection : Aucune collection

## Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

## Les mots clés

[Affaire d'Orient](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(Europe\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Grèce\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Politique \(Prusse\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Politique \(Turquie\)](#)

## Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

## Présentation

Date 1839-08-16

Genre Correspondance

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°262/274-276

## Information générales

Langue Français

Cote 650-651, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Description

247 Du Val Richer Vendredi 16 août 1839 9 heures

Tenez pour certain que nous nous ne pensons pas à autre chose, qu'à maintenir le statu quo en Orient. Nous ne demanderions pas mieux que de le maintenir tout entier : nous serions volontiers, là, aussi stationnaires que M. de Metternich. Mais

quand nous voyons tomber quelque part de l'édifice, et quelqu'un sur place qui essaye d'en faire une nouvelle maison, nous l'approuvons, et tâchons de l'aider, ne pouvant mieux faire. C'est ce qui nous est arrivé en Grèce, en Egypte ; ce qui nous arriverait partout où viendrait un autre Méhémet Ali. Sans compter que ce pays-ci a le goût du mouvement de la nouveauté des parvenus gens d'esprit que partout où il les rencontre, il prend feu pour eux, et que son Gouvernement est bien obligé de faire un peu comme lui. Ce que nous ne voulons pas, c'est que Constantinople se démembre au profit de Pétersbourg ou de Vienne. Et notre principale raison de ne pas le vouloir, c'est que le jour où cela arriverait, il faudrait que quelque chose aussi, vers le Rhin ou les Alpes se démembrât à notre profit. Nous pressentons que nous serions forcés de vouloir ceci, qu'on nous casserait aux oreilles qu'il faut le vouloir, et nous n'avons nulle envie d'être mis au défi de courir cette grande aventure ou de passer pour des poltrons si nous ne la courons pas. Nous sommes pacifiques, très pacifiques, et nous ne voulons pas être poltrons.

Je dis nous, le pays. Voilà toute notre politique sur l'Orient. Et pour soutenir cette politique là, on pourrait nous faire faire beaucoup de choses. Nous regarderions comme un acte de prudence des combats sur mer, au loin, pour éviter une guerre continentale et à nos portes. Nous souhaitons, le statu quo en Orient parce qu'il nous convient en Occident. Le démembrement de l'Empire turc, c'est pour nous le remaniement de l'Europe. Le remaniement de l'Europe personne ne sait ce que c'est. Et nous sommes un pays prudent, très prudent, quoiqu'il ne soit pas impossible de nous rendre fous encore une fois, nous le sentons, et n'en voulons pas d'occasion. En tout ceci l'Angleterre pense comme nous et nous nous entendons très bien. Mais elle a une autre pensée qui n'est qu'à elle, et qui nous gêne dans notre concert. Elle ne veut pas qu'il se forme dans la Méditerranée aucune Puissance nouvelle ; ayant des chances de force maritime et d'importance commerciale Elle ne le veut pas, et pour la Méditerranée elle-même, et pour l'Inde. De là son inimitié contre la Grèce et contre l'Egypte ; inimitié qu'elle voudrait nous faire partager, ce dont nous ne voulons pas n'ayant point d'Inde à garder, et ne craignant rien pour notre commerce dans la Méditerranée. L'Angleterre voudrait s'enchaîner, et nous enchaîner avec elle au statu quo entier, absolu, de l'Empire Ottoman. Nous ne voulons pas. parce que nous ne le croyons pas possible, parce que nous n'y avons pas un intérêt aussi grand, aussi vital que l'Angleterre ; parce que l'entreprise si nous nous en chargions ensemble pèserait bientôt sur nos épaules plus que sur les siennes et nous compromettrait, bien davantage en Europe. Voilà par où nous nous tenons et par où nous ne nous tenons pas l'Angleterre et nous. En ce moment l'Angleterre nous cède ; elle renonce à poursuivre son mauvais vouloir contre l'Egypte. Elle y renoncerait, je crois très complètement, si elle était bien convaincue que de notre côté nous tiendrons bon avec elle pour protéger contre vous soit le vieux tronc, soit les membres détachés et rajeunis de l'empire Ottoman. Elle doute ; elle nous observe. Il dépend de nous de la rassurer tout-à-fait, et en la rassurant de lui faire adopter à peu près toute notre politique.

Vous savez l'Autriche. Jamais je crois, nous n'avons été si bien avec elle. Elle est bien timide ; elle est si peu libre de ses mouvements que la perspective de la moindre collision, même dans l'Orient et pour l'Orient seul, l'épouvante presque autant que celle du remaniement de l'Europe. Cela se ressemble en effet un peu pour elle car elle tient à l'Orient et à l'Occident ; ses racines s'étendent des sources du Pô, bouches du Danube, et l'ébranlement va vite de l'une à l'autre extrémité. Cependant je crois que si elle y était forcée, si les habiletés dilatoires perdaient toute leur vertu, elle agirait avec nous, et qu'elle l'a à peu près dit. Si c'est vous-

même qui pacifiez l'Orient, qui présidez à la transaction entre Constantinople et Alexandrie, qui donnez un trône au Pacha pour ne pas cesser de protéger vous-même le Sultan sur le sien, il n'y a rien à dire. Vous aurez bien fait, et nous n'en serons pas très fâchés. Vous aurez gardé votre influence ; nous aurons obtenu notre résultat.

N'est-il pas très possible que tout finisse ainsi du moins en ce moment, et que sous les mensonges des journaux, sous les fanfaronnades des Gouvernements, au fond nous agissions tous à peu près dans le même sens, n'ayant pas plus d'envie les uns que les autres de rengager les grands combats ? Je suis bien tenté de le croire. Samedi 9 heures Pas de lettre ce matin. Cela me déplaît toujours beaucoup et m'inquiète un peu. Adieu. Adieu à demain. G.

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 16 août 1839

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationBaden

DroitsProjet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle), Association François Guizot & ITEM (CNRS-ENS). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 15/02/2021

---

247

(Du Nat Richer - Vendredi 16 Aout 1809)<sup>650</sup>

9 heures.

je suis, nous  
 Elle est bien timide,  
 nous que la  
 sion, même dans  
 l'opinion de presque  
 tout de l'Europe.  
 pour elle, car  
 l'indes; les nations  
 touchés, des  
 vite de l'âme à  
 croit que, si elle  
 l'avenir perdrait  
 avec nous, et

l'orient,  
 entre l'orient  
 donner un brin  
 de protéger  
 rien, il n'y a  
 et nous nous  
 auriez gardé votre  
 et notre résultat  
 et finisse ainsi,  
 que sous les  
 les, sans aucun motif  
 ou agit-il, nous tous  
 n'ayant pas

Je ne pense certain que, nous,  
 nous ne pensons pas à autre chose qu'à maintenir  
 le statu quo en Orient. Nous ne demanderons pas  
 mieux que de le maintenir tout entier; avec bien  
 volontiers, lui, aussi. D'ailleurs, que M. de Metternich  
 mais quand nous voyons tomber quelque peu de  
 l'édifice, et quelqu'un sur place qui essaye d'en  
 faire une nouvelle maison, nous l'approuvons &  
 l'achons de l'aider, ne pouvant mieux faire. C'est  
 ce qui nous est arrivé en Grèce, en Egypte, ce  
 qui nous arriverait partout où viendrait un  
 autre Méhémet-Ali. Sans compter que ce pays  
 a le goût du mouvement, de la nouveauté, et  
 parvenu par degrés que partout où il se  
 concentre, il prend peu pour eux, et que son  
 gouvernement est bien obligé de faire un peu  
 comme lui. Ce que nous ne voulons pas, c'est  
 que Constantinople se débarrasse au profit de  
 Pétersbourg ou de Vienne. Et notre principale  
 raison de ne pas le vouloir, c'est que, le jour où  
 cela arriverait, il faudrait que quelque chose  
 aussi, vers le Rhin ou les Alpes, se débarrassât  
 à notre profit. Nous pressentons que nous  
 serions forcés de vouloir ceci, qu'on nous le mettrait

9

8

aux autres, qu'il faut le vouloir, et nous n'avons  
guerre avec elle. Elle n'est au delà de ce que c'est  
grande aventure, on le passe pour être, peut-être  
le nous ne haïssons pas. Nous sommes  
pacifique, très-pacifique, et nous ne voulons pas  
être poltrons. De dit, nous, le pays. Voilà toute  
notre politique sur l'Orient. Et pour soutenir  
cette politique là, on pourrait nous faire faire  
beaucoup de chose. Nous regarderions comme un  
acte de prudence de combattre sur nos, ou loin,  
pour éviter une guerre continentale et à nos ports.  
Nous souhaitons le statu quo en Orient pas qu'il  
nous conviendrait en Occident. Le démantèlement de  
l'Empire Turc, c'est pour nous le remaniement  
de l'Europe. Le remaniement de l'Europe,  
personne ne sait ce que c'est. Et nous sommes  
un pays prudent, très-prudent, quoiqu'il ne  
soit pas impossible de nous rendre fou, même  
une fois. Nous le voulons, et nous ne le voulons pas,  
d'occasion.

En tout ceci, l'Angleterre pense comme nous  
et nous nous entendons très bien. Mais elle a  
une autre pensée qui n'est qu'à elle, et qui  
nous gêne dans notre concert. Elle ne veut  
pas qu'il se forme dans la Méditerranée  
une puissance nouvelle, ayant de chances  
de force maritime et d'importance commerciale.

Elle ne le veut  
même, et pour  
la Grèce et la  
nous faire par  
n'ayant pour  
rien pour ne  
l'Angleterre  
du chaire au  
de l'Empire  
parce que nous  
nous n'y avons  
rien que l'  
si nous nous  
surtout sur  
et nous nous  
Europe.

Voilà pour  
nous ne nous  
Et ce nous  
à nous nous  
l'Egypte. Et  
comme si  
de nous. Et  
pour protéger  
soit la mer  
l'Empire Ottoman  
Et dépend de  
et en la ra

à nous  
suris cette  
ste, pallron  
l'empire  
ne voulons pas  
Voilà toute  
soutenu  
faire faire  
comme un  
mes, au loin,  
et à nos ports,  
à pas qu'il  
embourment de  
maniquement  
l'Europe,  
nous sommes  
voilà que  
ne font, mais  
voulons pas,  
comme nous  
vrais elle a  
elle, et qui  
ne veut  
l'empire  
ste, change  
l'empire.

Elle ne le veut pas, et pour la Méditerranée elle-même, et pour l'Inde. De là son inimitié contre la Grèce et contre l'Égypte; inimitié qu'elle voudrait nous faire partager, ce dont nous ne voulons pas, nous n'ayant point d'Inde à garder et ne craignant rien pour notre commerce dans la Méditerranée. L'Angleterre voudrait s'enchaîner, et nous s'enchaîner avec elle au statu quo existant, abolir de l'Empire Ottoman. Nous ne voulons pas, parce que nous ne le voyons pas possible, parce que nous n'y avons pas un intérêt aussi grand, aussi vital que l'Angleterre; parce que l'entreprise, si nous nous en chargeons ensemble, pèserait bientôt sur nos épaules plus qu'elle sur la sienne, et nous compromettrait bien davantage en Europe.

Voilà par où nous nous tenons et par où nous ne nous tenons pas, l'Angleterre et nous. En ce moment, l'Angleterre nous aide; elle renoue à poursuivre son mauvais vouloir contre l'Égypte. Elle y renonceroit, je crois, très facilement. Si elle était bien convaincue que, de notre côté, nous tiendrions bon avec elle pour protéger contre vous soit le rivage franc, soit le membre détaché et rajoiné de l'Empire Ottoman. Elle doute; elle nous observe. Il dépend de nous de la rassurer tout à fait, et en la rassurant, de lui faire adopter à peu



par toute notre politique.

Vous savez l'Autriche. Jamais, je crois, nous n'avons été si bien avec elle. Elle est bien timide, elle est si peu libre de ses mouvements que la perspective de la moindre collision, même dans l'Orient et pour l'Orient seul, l'épouvante presque autant que celle du rapprochement de l'Europe. Cela se ressent en effet un peu pour elle, car elle tient à l'Orient et à l'Occident; les rivières s'étendent des sources du Rhin jusqu'au Danube, et l'ébranlement se vite se transmet à l'autre extrémité. Cependant je crois que, si elle y était forcée, si les habiletés diplomatiques perdaient toute leur vertu, elle agirait avec nous, et qu'elle l'a à peu près dit.

Si c'est vous-même qui pacifiez l'Orient, qui présidez à la transaction entre Constantinople et Alexandrie, qui donnez un trône au Pacha pour ne pas laisser de protégés, vous-même le Sultan sur le trône, il n'y a rien à dire. Vous avez bien fait, et nous nous en souviendrons pas très-fâchés. Vous avez gardé votre influence; nous aurons obtenu notre résultat. N'est-il pas très-possible que tout finisse ainsi, du moins en ce moment, et que sous les mensonges des journaux, sous les fausses nouvelles, les gouvernements, au fond nous agissions tous à peu près dans le même sens, n'ayant pas

deux ou trois  
le statu quo  
mieux que de  
volontiers, la  
Mais quand  
l'édifice, et q  
faire une nou  
sâchez de l  
te qui nous  
qui nous arriv  
autre Michel  
à le goût de  
parvenir que  
s'encontrer, et  
gouvernement  
comme lui.  
que Constantin  
Petersbourg  
raison de ne  
cela arrivera  
aussi, vers le  
à notre prop  
serions forcés

plus d'envie de, que les autres, de rompre les <sup>154</sup>  
grands combats ? Je suis bien tenté de le croire.

Samedi 9 heures.

Par la lettre ce matin. Cela me déplaît toujours  
beaucoup et m'inquiète <sup>un</sup> peu. Adieu. Adieu. à demain.

